

Serge, Victor. (2017),  
*Essai critique sur Nietzsche*, Montréal,  
Éditions de la rue Dorion, 144 p.

Emmanuel Chaput\*

Plutôt qu'un travail d'exégèse philosophique, l'*Essai critique sur Nietzsche* de Victor Serge constitue un document historique, une pièce d'archive sur la réception du nietzschéanisme en France au tournant du XX<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement, de sa réception politique dans les milieux anarchistes individualistes. Pour autant, la teneur philosophique de l'ouvrage n'en est pas moins importante, au contraire.

Fils d'exilés russes et penseur libertaire autodidacte, Victor Serge (1890-1947) fréquente dès sa jeunesse les milieux anarchistes en France avant de rejoindre la Russie en 1919 pour se mettre au service de la révolution bolchevik. Dénonciateur de la première heure du stalinisme naissant, Serge se rapproche dans les années 1920 de Trotsky<sup>1</sup>.

Son *Essai* sur Nietzsche paraît initialement en 1917 dans le journal anarchiste espagnol *Tierra y Libertad* dans une période de repositionnement théorique. Serge cherche en effet à concilier sa conception individualiste du monde avec l'idéal d'un mouvement révolutionnaire collectif en plein essor en Russie. Comme l'écrit en effet Annick Stevens qui signe la longue présentation de l'*Essai* : « Au-delà de son rapport à Nietzsche, l'*Essai* apparaît comme une occasion de clarifier dans quelle mesure [l']individualisme [de Serge] est

---

\* L'auteur est doctorant en philosophie (Université d'Ottawa).

<sup>1</sup> Il coécrivit d'ailleurs sa biographie avec Natalia Sedova, veuve de Trotsky : Serge, V. (2010), *Vie et mort de Léon Trotsky*, Paris, La Découverte, 336 p.

compatible avec le désir profond qu'il éprouve de participer aux mouvements historiques décisifs qui sont en train de se passer<sup>2</sup> ».

Comment donc concilier l'idéal d'autonomie et d'affirmation de soi sur laquelle s'appuie l'anarchisme individualiste tout en prenant part à un mouvement coordonné et souvent organisé de manière hiérarchique ? Ce dilemme qui déborde la seule pensée de Serge et anime toute la mouvance anarchiste individualiste du début du XX<sup>e</sup> siècle justifie d'ailleurs les réticences de certains anarchistes vis-à-vis l'idée de révolution. Les anarchistes craignent en effet qu'en l'absence d'un perfectionnement individuel et sans la construction d'une personnalité forte, libre et généreuse, la révolution soit réduite à un simple changement de garde au pouvoir. Comme l'écrivait Élisée Reclus : « avant que la révolution ne descende dans la rue, il faut qu'elle s'accomplisse dans les cerveaux<sup>3</sup> » Stevens affirme d'ailleurs que : « Sans cette évolution préalable, la révolution lui semble [à Victor Serge] devoir prendre inéluctablement une forme autoritaire, remplaçant la domination de l'État et du capital par celle du parti ou du syndicat, ou plus exactement de leurs directions ou bureaucraties<sup>4</sup> ». S'explique ainsi la méfiance des anarchistes individualistes tant vis-à-vis du socialisme – qu'il soit parlementaire ou révolutionnaire – que de l'anarcho-syndicalisme<sup>5</sup>. Mais c'est aussi dans ce contexte qu'un débat s'engage avec la pensée de Nietzsche.

Serge souligne d'ailleurs très bien l'ambivalence de la réception de Nietzsche dans les milieux anarchistes<sup>6</sup>. Artiste libre et poète génial pour les uns, il incarne cette personnalité originale, avant-gardiste, généreuse et libre qui refuse de taire sa créativité au nom des valeurs austères de la société bourgeoise<sup>7</sup>. Aristocrate et conservateur pour les

---

<sup>2</sup> Annick Stevens, « Présentation » dans Serge, V. (2017). *Essai critique sur Nietzsche*, Montréal, Éditions de la rue Dorion, p. 48.

<sup>3</sup> Cité par Stevens dans sa présentation, *Ibid.*, p. 52.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>5</sup> Le syndicalisme révolutionnaire ne fut d'ailleurs pas non plus complètement imperméable à l'influence nietzschéenne comme le montre bien la pensée de Georges Sorel que Serge mentionne à la p. 124.

<sup>6</sup> Voir Serge, V. (2017). *Essai critique sur Nietzsche*, p.121 sq. Voir également la présentation de Stevens p. 12.

<sup>7</sup> Cette logique de l'individualisme avant-gardiste que Serge fit sienne, pour un temps du moins, à la suite de Nietzsche, trouve peut-être un héritier 156

autres, il incarne sinon le militarisme – voire l'impérialisme allemand –, du moins une apologie de la guerre et la violence comme affirmation de soi, une défense de la hiérarchie sociale qui, pour permettre la création exceptionnelle d'œuvres et d'hommes supérieurs, doit réduire la masse inculte à l'état de bêtes de somme. Qui est « le véritable<sup>8</sup> » Nietzsche ? Celui que Serge pense finalement entrevoir, ce « bon Allemand impérialiste<sup>9</sup> » dont l'individualisme se conjugue avec une apologie de la violence et un militarisme incompatible avec la morale de l'individualisme « solidaire<sup>10</sup> » de l'anarchiste ? Ou bien « le grand poète, le pamphlétaire et le nouveau philosophe<sup>11</sup> » qui veut apprendre à chacun à affirmer sa personnalité propre contre la dissolution du soi au sein de la masse abrutie ? Cette tension est au cœur de l'*Essai* de Serge comme s'il se liguaient à la fois avec Nietzsche contre Nietzsche<sup>12</sup>. C'est d'ailleurs en citant le *Zarathoustra* de Nietzsche que Serge justifie sa relative prise de distance : « Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver vous-mêmes<sup>13</sup> ».

Serge oppose ainsi à ce qu'il perçoit<sup>14</sup> comme l'« individualisme d'oppression<sup>15</sup> » ou « autoritaire<sup>16</sup> » de Nietzsche un individualisme généreux : « L'individualisme s'affirmera par sa propre valeur intérieure ou par la domination sur soi-même, par le culte de la pensée impartiale, par la générosité, le désintéressement, l'idéalisme

---

tardif dans la pensée d'Alain Jouffroy. Cf. Jouffroy, A. (1975), *De l'individualisme révolutionnaire*, Paris, Union générale d'éditions.

<sup>8</sup> Serge, V. (2017), *Essai critique sur Nietzsche*, p. 97.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 97-98.

<sup>10</sup> L'expression est de Stevens, « Présentation », p. 50.

<sup>11</sup> Serge, V. (2017), *Essai critique sur Nietzsche*, p. 119.

<sup>12</sup> Stevens qui annote le texte de Serge cherche d'ailleurs systématiquement à rapprocher Serge de Nietzsche et, ce faisant, Nietzsche de la pensée anarchiste. Elle cherche à montrer en effet que l'individualisme de Serge est déjà celui de Nietzsche alors que l'individualisme que dénonce Serge chez Nietzsche est plutôt fondé sur des contresens interprétatifs et des erreurs de lectures.

<sup>13</sup> Cité par Serge, p. 135. Cf. Nietzsche, F. (1971), *Œuvres complètes VI*, Paris, Gallimard, p. 93 ; *De la prodigue vertu*, §3.

<sup>14</sup> À tort comme le souligne Stevens.

<sup>15</sup> Serge, V. (2017), *Essai critique sur Nietzsche*, p. 89.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 90.

qui sont les caractéristiques de l'égoïsme supérieur, par l'effort constamment tendu d'une volonté ardente et critique, tellement plus proche de la nouvelle noblesse<sup>17</sup> ». C'est en cherchant à se démarquer de ce qu'il pense être au cœur de la pensée nietzschéenne, derrière la beauté et la vigueur du style, c'est-à-dire un autoritarisme dominateur, que Serge est peut-être le plus proche du véritable Nietzsche. On retrouve en effet chez les deux penseurs une même morale perfectionniste visant la production d'une personnalité forte et indépendante, intro-déterminée plutôt qu'extro-déterminée pour reprendre la distinction contemporaine développée par Riesman<sup>18</sup>. L'homme supérieur de Nietzsche comme de Serge est par essence anticonformiste, il ne se définit qu'à partir de lui-même, de ses qualités internes et la visée d'un constant perfectionnement de soi défini *selon ses propres critères*<sup>19</sup>.

Comment concilier cependant un tel projet d'autonomie individuelle radicale avec l'altruisme généreux que Serge cherche également à défendre ?

En fait, la véritable opposition entre Nietzsche et Serge se situe non pas au niveau de la nature de leurs individualismes, mais au niveau de son extension. Si l'individu doit s'affirmer par lui-même, se faire créateur et artiste, ce ne peut être par le travail d'autrui. Chacun doit y arriver par soi-même. Pour Nietzsche, seuls quelques-uns auront la force d'y parvenir. Une hiérarchie devra ainsi toujours subsister entre ces esprits nobles et la vaste majorité d'esprits serviles. Le perfectionnisme individuel de Serge doit au contraire s'universaliser et c'est d'ailleurs pour cela que tout ordre autoritaire doit tomber. Dans une formulation aux accents ranciériens, Serge affirme ainsi que « [l']homme noble, l'homme supérieur de demain [...] ne commettra envers lui-même comme envers les autres ni le crime d'obéir, ni celui de commander<sup>20</sup> ». Impossible en ce sens

---

<sup>17</sup> Serge, V. (2017), *Essai critique sur Nietzsche*.

<sup>18</sup> Cf. Riesman, D. (1971), *La Foule solitaire*, Paris, Arthaud, p. 29.

<sup>19</sup> On retrouve bien là la marque de l'idéal d'authenticité qui marque, pour Charles Taylor, la subjectivité moderne, cf. Taylor, C. (1993), *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, p. 39 sq.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 91-92. Dans *La haine de la démocratie*, Rancière décrit le pouvoir du peuple et la démocratie en des termes analogues : « Il est simplement le pouvoir propre à ceux qui n'ont pas plus de titres à gouverner qu'à être

158

d'accepter la position nietzschéenne selon laquelle il y aurait des esclaves naturels préférant au dur labeur d'un perfectionnement de soi la quiétude de l'obéissance.

Serge reste donc à mi-chemin entre l'idéal utilitariste selon lequel le progrès devrait permettre le bien-être du plus grand nombre et l'idéal perfectionniste élitiste de Nietzsche. Comme le notait déjà Simmel dans un texte légèrement antérieur à celui de Serge : « pour Nietzsche, seule la hauteur du plus haut point atteignable décide de la valeur d'un groupe social<sup>21</sup> ». Il récuse en ce sens tout eudémonisme niveleur qui, pour ne pas brusquer les plus faibles, musellerait les grands hommes. Pour Serge au contraire, le bien-être de chacun demeure impossible dans une position de subordination. La vision hiérarchique de Nietzsche lui est en ce sens inacceptable. Alors que pour Nietzsche, bonheur et perfectionnement s'opposent l'un à l'autre comme le désir de se préserver dans son être et la volonté de puissance cherchant constamment à s'affirmer, pour Serge, l'autonomie, le développement d'une individualité forte et libre est une condition *sine qua non* du bien-être individuel : sans volonté de se dépasser, point de bonheur.

À ce titre, Serge partage la critique nietzschéenne de la charité chrétienne<sup>22</sup>, mais c'est avant tout parce qu'une telle bienfaisance chrétienne cherche non pas la libération d'autrui, mais au contraire

---

gouvernés » (Rancière, J. (2005), *La haine de la démocratie*, Paris, La Fabrique, p. 54). Pour Serge, seul l'esprit noble ne cherchera ni à commander ni à obéir. Pour Rancière, remettre ainsi en question les rôles et fonctions des dirigeants et dirigés constitue le cœur de la démocratie. Le rapprochement entre Serge et Rancière ne saurait être fait qu'à la condition cependant de comprendre le concept de noblesse en un sens non statutaire. Il faut également démarquer Serge de Rancière en ce que le la subjectivité politique qui refuserait d'obéir et de commander (l'individu supérieur à venir) demeure pour Serge un idéal à produire, alors qu'il se fonde au contraire selon Rancière sur l'hypothèse d'une égalité toujours déjà présente. Cette différence n'est pas sans conséquence et explique la dimension parfois paternaliste du discours sergien, cf. Serge, V. (2017), *Essai critique sur Nietzsche*, p. 125.

<sup>21</sup> Simmel, G. (2006), *Pour comprendre Nietzsche*, Paris, Gallimard/Le Promeneur, p. 38.

<sup>22</sup> Cf. Serge, V. (2017), *Essai critique sur Nietzsche*, p. 22.

son maintien dans un état de dépendance. La critique de la charité est ainsi non pas tant une critique de l'altruisme comme tel, qu'une condition préalable à toute véritable solidarité. L'argument n'est au demeurant pas nouveau et constitue un lieu commun du mouvement ouvrier français au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>.

Au-delà de sa tentative visant à dénoncer l'étrange séduction qu'opéra Nietzsche sur les milieux anarchistes français, Serge montre toute la difficulté de penser conjointement les modalités d'une émancipation sociale collective et celles d'une émancipation individuelle<sup>24</sup>. Tirailé entre l'incapacité des milieux individualistes à provoquer tout changement d'envergure et l'instrumentalisation des individus au sein des organisations syndicales ou révolutionnaires, Serge nous offre dans sa discussion de Nietzsche un bel exemple d'une pensée vivante cherchant désespérément à s'ancrer dans le réel. Peut-être plus qu'une étude sur la pensée de Nietzsche, c'est une véritable réflexion sur l'individualisme politique, anticapitaliste, voire révolutionnaire que Serge nous propose.

---

<sup>23</sup> Voir l'entrée « Assistance publique » dans Noël, B. (1978), *Dictionnaire de la Commune I*, Paris, Flammarion, p. 52.

<sup>24</sup> Dans la mesure où l'émancipation individuel doit souvent se faire aux dépens du conformisme et de la hiérarchie des organisations luttant pour l'émancipation collective.